

Verdun, tableau de guerre... par Félix Vallotton (1865-1925)

Félix Vallotton indique dans son carnet le titre complet de cette œuvre : « Verdun, tableau de guerre interprété, projections colorées noires, bleues et rouges, terrains dévastés, nuées de gaz ».

Le peintre a été profondément choqué par cette guerre moderne dans laquelle les machines et les armes sont tellement puissantes que les hommes n'ont plus de prise sur elles. Il déclare : « Je ne crois plus aux croquis saignants, à la peinture véridique, aux choses vues (...) ».

L' objet lui-même...

Représentant un paysage dévasté par les forces naturelles et la puissance destructrice de la guerre, ce tableau illustre la bataille de Verdun qui s'est déroulée de février à décembre 1916.

Aucun élément du paysage ne nous permet de reconnaître un site particulier. Seuls quelques arbres brûlés, éléments traditionnels dans les représentations de champ de bataille, sont identifiables. Les forces « industrielle » et « naturelle » conjuguent leurs effets destructeurs : la pluie, les nuages de gaz, les éclats d'obus colorés de vert, de rouge, de bleu se mêlent et se superposent pour composer ce paysage d'apocalypse.

L'« enfer de Verdun », si souvent évoqué par les poilus à leur retour du front, prend une consistance et une force rarement atteinte par une peinture. Mais où sont les combats et les soldats ? Ici, la guerre n'est pas vue comme une action, mais comme un résultat, un état. Ce paysage bouleversé, stérilisé, détruit sur des milliers de km² est à mettre en relation avec une déshumanisation de la guerre industrielle. La guerre est mécanisée, les êtres humains sont niés : le peintre adopte le parti radical d'éliminer l'homme de sa toile. Les codes de la guerre sont bouleversés par le premier conflit mondial ; la peinture doit en prendre acte et adopter d'autres codes de représentation.

Ne pouvant plus traduire la violence des combats par des moyens picturaux traditionnels (paysages reconnaissables, mouvements de troupes, cadavres héroïsés...), Vallotton choisit d'utiliser des éléments graphiques très simples : des lignes droites, des courbes, des couleurs pures.

Ce tableau synthétique, proche de l'abstraction, résume de manière magistrale la déshumanisation de la guerre du matériel et des techniques.



1 *Verdun, tableau de guerre interprété, projections colorées noires, bleues et rouges, terrains dévastés, nuées de gaz. Félix Vallotton (1865-1925). Huile sur toile, 1917, (114 x 146 cm). Inv. : 21889 ; Eb 1518 © Musée de l'Armée, RMN-GP.*

L'objet nous raconte...

Pendant 300 jours, du 26 février 1916 au 18 décembre 1916, s'est déroulée dans le secteur de Verdun une bataille qui a pris une dimension symbolique aux yeux des Français, celle de l'agressé venant à bout de l'agresseur. Elle débute par une préparation d'artillerie lourde colossale perçue jusqu'à 150 km de là, dans les Vosges ; un millier de canons projettent un million d'obus sur un front de 20 km, 80 000 obus sur le seul bois des Caures. Chaque offensive débute par un déluge de feu qui rompt tous les liens tactiques et atomise les unités. L'épreuve du bombardement est renforcée par le sentiment d'impuissance éprouvé par les soldats qui ne peuvent qu'attendre la fin du pilonnage, sans manger, ni boire, ni dormir.

« Courage... on les aura » écrit Pétain dans son ordre du jour du 9 avril. Il ne faut pas que l'armée allemande prenne Verdun, son objectif. Les offensives allemandes sont ininterrompues jusqu'en août (le 1^{er} mars, le capitaine de Gaulle est blessé et capturé à Douaumont). Les contre-offensives françaises reprennent le terrain à partir du mois d'octobre. En décembre l'Allemagne renonce à poursuivre la bataille. Des centaines de milliers de tonnes de bombes se sont abattues sur des paysages qui en portent des cicatrices encore visibles aujourd'hui. L'« enfer de Verdun », « die Hölle von Verdun » a coûté la vie à 360 000 Français et à 335 000 Allemands.

Ce tableau traduit les impressions, à la fois « pénibles et extraordinaires » ressenties par les soldats lors de cette terrible bataille.

Félix Vallotton se porte volontaire pour une mission de peintre aux armées, qu'il effectue du 17 au 23 juin 1917. Les missions artistiques aux Armées ont été instituées l'année précédente (décret ministériel du 8 novembre 1916) par le secrétaire d'État aux Beaux-Arts, Albert Dalimier. Chaque peintre retenu doit laisser au moins une œuvre à l'État afin de composer une collection nationale d'art moderne sur le conflit. De février à décembre 1917, douze missions composées chacune d'une dizaine d'artistes à chaque fois sont organisées par une commission de personnalités du monde des arts et un représentant du ministère de la Guerre. Les peintres agréés par le ministère de la Guerre ou par le Musée de l'Armée, jugés trop conservateurs, sont rarement choisis. Félix Vallotton a appartenu autrefois à l'avant-garde artistique et pratique l'illustration satyrique qui requiert force et concision.

Les œuvres des peintres missionnés sont exposées au musée du Luxembourg en 1917, elles déçoivent dans l'ensemble à l'exception de celle-ci :

« Voilà bien la guerre des machines et de la science sans les éléments de pittoresque chers à la peinture militaire d'autrefois. Par des volumes savamment juxtaposés et des grands pans colorés, Vallotton fixe les aspects infernaux du combat moderne ; sombre volutes, flammes géantes, fusées tragiques, bouillonnements de gaz jaunâtres, telle est l'œuvre que lui suggère le nom légendaire de Verdun », *Le Crapouillot*, 1^{er} avril 1919

« Le cadre est celui des pires champs de bataille de Verdun. En avant de ravins encore vaguement recouverts de bois décharnés, où les arbres sont réduits à l'état de poteaux, s'étend la zone où il y a des herbes. Au-delà, plus aucune végétation, mais de la pierraille retournée et, plus souvent, de l'argile crevée et labourée sur 2 à 3 mètres de profondeur : un vrai relief lunaire. C'est la région où les tranchées cessent et où l'on se cache dans des trous d'obus, vaguement reliés entre eux, et dont il faut trop souvent expulser, pour y prendre place, un cadavre boche ou français. J'ai passé deux jours dans un trou encadré, durant des heures entières, par des obus qui tombaient jusqu'à moins d'un mètre de moi. Je voyais de fort près la ligne depuis Thiaumont jusqu'à Fleury, lequel était à 200 m de moi. Au moment des tirs de barrage, toutes les côtes et les ravins se mettaient à fumer : on eut dit un grand volcan aux flancs percés d'innombrables solfatares. Et puis, tout à coup, à une centaine de mètres de moi, j'ai vu sortir, au pas, les vagues de fantassins qui rentraient dans Fleury, sans hâte, curieusement, jetant des grenades dans les trous »

Pierre Teilhard de Chardin, infirmier-brancardier à la 38^e division, prêtre depuis 1911, in *Genèse d'une pensée* (Grasset)

« Je reviens de la plus dure épreuve subie jusqu'ici quatre jours et quatre nuits - quatre-vingt-seize heures - dont les deux derniers dans une boue glacée, sous un bombardement terrible, sans autre abri que l'étroitesse de la tranchée qui me semblait encore trop large, sans un entonnoir, sans un trou, sans rien ? Le Boche n'attaqua pas, naturellement, c'eût été trop simple. Résultat : je suis arrivé ici avec cent soixante-quinze hommes, je repars avec trente-quatre dont plusieurs à moitié fous... mes pauvres biffins ! les yeux vides, ils ne répondent même pas quand je leur adresse la parole !... »

Capitaine Cochin, 146^e d'infanterie, avril 1916 (tué dans la Somme en juillet).

2^e étage

